



Sauvage SDF

Avec *Cheyenn*, François Emmanuel nous entraîne dans le quotidien des SDF. Un roman sur la violence des rapports humains dans la jungle urbaine.

Par Damien Aubel / photo Thomas Pirel pour Transfuge

VOUS NE LES VOYEZ PAS. Ils rôdent à la périphérie de notre monde. Ils hantent les marges urbaines, les no man's land industriels.

Ce sont les « *derniers nomades* », la foule spectrale des sans-abri. Nos Indiens. Avec *Cheyenn*, François Emmanuel pose à nouveau une *Question humaine*, pour reprendre le titre de son livre le plus dérangeant. Cette fois, il ne s'agit plus de chroniquer la glaciation des rapports humains au sein de l'entreprise, mais de suivre la piste ténue d'un homme misérable : Cheyenn.

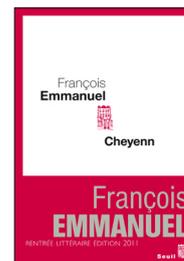
Ce Cheyenn, le narrateur, réalisateur de documentaire, n'a pas su le voir dans le film qu'il tournait sur les SDF. Il apparaît le temps d'un plan fugitif dans l'ancienne filature qu'il squatte et le cinéaste « *ne lui*

[avait] pas donné d'histoire ni d'origine, [n'avait] pas eu envie de le connaître ». Aujourd'hui, l'homme, à la fois ridicule et tragique, qui se prenait pour un Indien d'Amérique, n'est plus qu'une colonne dans la rubrique des faits-divers : il est mort, assassiné sans doute, victime de la loi de la jungle urbaine. Troublé, ébranlé même, le documentariste se lance dans un nouveau film, une enquête alternative destinée à rendre une humanité à celui qui jusqu'ici n'avait été qu'un figurant. À la façon d'un Antonioni, François Emmanuel montre dans *Cheyenn* combien la connaissance d'autrui est problématique.

Une difficulté qui vient de l'absence d'instruments adéquats. Prenez le cinéma, par exemple, cet art qui, au moins sur son versant documentaire, est voué à l'exploration du reste de l'humanité. Mauda, l'ex-petite amie de Cheyenn, à l'époque où il n'avait pas

définitivement sombré dans la folie, fait observer que « *rare sont les films où la vérité extérieure rejoint la vérité intérieure* ». François Emmanuel rappelle ainsi que rien n'est plus délicat pour le cinéma, art du visible par excellence, que de pénétrer la vérité d'un homme – son essence, son monde intime, ce qui relève de l'invisible. Même le documentariste le plus sensible se heurtera un jour aux limites de son art et restera à l'extérieur de son sujet.

Si la vérité de l'homme est si difficile à saisir, c'est peut-être aussi parce qu'il y a justement plus d'une vérité. Claude Hagenas, le juge d'instruction, qui couvre son carnet de notes pendant la projection des rushes du film où apparaît Cheyenn, admet en effet, devant le narrateur, que « *nous ne cherchons pas la même vérité* ». Il y a une vérité judiciaire, à l'affût par exemple d'hypothétiques mobiles du crime, et une vérité qui est celle de l'artiste, du cinéaste : là, ce qui compte, c'est faire émerger l'humanité profonde. Mais il y a aussi la vérité du psychiatre qui a examiné Cheyenn, celle de l'autorité médicale qui diagnostique un délire de filiation, une fabrication identitaire. Et pour être complet, il faudrait ajouter les versions brumeuses et éthyliques de Lukakowski, l'autre squatteur de la filature où on a retrouvé Cheyenn. Bref, une mosaïque de « *vérités qui rendent l'homme insaisissable* ». La connaissance de l'autre est un exercice qui exige une forme de sacrifice de soi. Le narrateur parvient peu à peu à restituer sur la pellicule le monde intérieur de Cheyenn. Mais pour ce faire, il lui faut remodeler sa propre personnalité : il devient Cheyenn, vagabonde à son tour dans les zones en déshérence. Il erre avec sa caméra dans « *tous les lieux incertains de la ville [...] aux abords de la gare, dans les stations désertes du métro [...] sous le périphérique urbain, le long des friches industrielles qui bordent le canal...* » Et il a beau penser n'éprouver qu'une proximité esthétique avec Cheyenn, son obsession pour la voix de Mauda trahit une identification étroite avec le SDF mort. Sans compter qu'il se voit, en rêve, victime des skins qui ont peut-être tué Cheyenn. C'est seulement au prix de cette dissolution de soi qu'il entrera dans la vérité de l'homme qui le fascine. Le SDF est le nouveau sauvage de l'Occident. Comme le Peau-Rouge jadis, il incarne l'étrangeté d'aujourd'hui. •



CHEYENN
LE SEUIL
124 p., 14 €